

François Hébert
Chantre du cornichon et autres merveilles

André Goulet

Volume 42, Number 4 (250), November 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32699ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Goulet, A. (2000). François Hébert : chantre du cornichon et autres merveilles. *Liberté*, 42(4), 113–123.

Essai

François Hébert : chantre du cornichon et autres merveilles

André Goulet

*C'est parce qu'il y a la naissance et la mort
que les ports, gares et aéroports fasci-
nent, et les routes et les mers et les cieux¹.*

Jeune homme, d'une route puis d'une autre, il se fit le joyeux baladeur, questionnant chaque carrefour à la lumière de ses désirs. Puis un jour survint cette drôle de chose, navrante il faut bien l'avouer, pas trop douloureuse mais constante, irrémédiable, le vieillissement. Bah ! direz-vous. Qu'espérer de plus d'un mortel ? Or, si on le lit avec attention, on comprendra vite que François Hébert, en toute logique, ne devrait pas mourir (un jour, faudra-t-il dire qu'il *n'aurait pas dû mourir* ?), lui dont le corps est tout entier contenu dans l'âme² ; lui qui remonte le cours de la vie « depuis demain jusqu'à³ » ; lui pour qui

*l'éternité c'était et c'est
pas plus tard que tantôt*

¹ Montréal, Seyssel, Éditions Champ Vallon, « des villes », 1989, p. 25.

² « Philosophe sortant de chez lui », *Les Pommes les plus hautes*, Montréal, Éditions de l'Hexagone et François Hébert, « poésie », 1997, p. 24.

³ « Chibagne de chevaux tombant du ciel », *Poésie* (Paris), n° 81 (1997), p. 35.

*pas plus tôt que trop tard
un futur antérieur en quelque sorte
une sorte de porte
tournante⁴.*

Lui, lui, lui : un revenant, en somme. D'ailleurs, est-ce pur hasard si, d'entrée de jeu, il publie en 1978 un essai consacré à l'œuvre d'André Malraux intitulé *Triptyque de la mort* ? On le voit, jeune homme, il se moque déjà de la fleur et croque de suite dans la racine. Puisqu'il lui faut mourir un jour, puisqu'il faut mourir, il demande à la Faucheuse elle-même de lui ouvrir la voie, de lui frayer un chemin, une piste parmi les savanes inextricables du monde temporel où il s'aventure courageusement, bien qu'à tâtons, tout à la fois aveugle comme un prophète, comme un poète (« je ne vois pas les choses du même œil que vous / je ne vois pas les choses⁵ ») et d'une lucidité déconcertante, d'un détachement effrayant, avec sa voix d'outre-tombe, dirait-on, violemment fragile, nette comme un couperet et toujours portée par le souffle de l'agonie : « ce monde est un long moratoire⁶ », « tout me parlant dans la vie de la mort⁷ ». François le fataliste ? Oui, répond l'un. Non, rétorque l'autre. Divisé et divisible, le poète ; fendu en son milieu, sinon carrément morcelé : « tout me parlant je suis partout⁸ » sinon en toute chose, « pêle-mêle facteur médecin cadenas / verchère architecte et cornichon⁹ ». D'une certaine manière, on peut donc affirmer qu'il a tout vu, qu'il est revenu de tout, y compris de la mort. Dans le cœur d'Hébert le revenant (« je vous en fais accroire / comme un bon revenant¹⁰ »), l'illusion, celle des faux espoirs et non celle qui participe du rêve, n'a plus sa place. Écoutons le faux général des *Anglais*, interné dont la folie demeure incertaine, s'en expliquer à sa femme qui pleure au bout du fil.

*Non, je ne suis pas ton époux... Oui, je l'ai été, dans
une vie antérieure, avant que... avant que je ne sache !...*

⁴ *Ibid.*, p. 36.

⁵ « D'Itomamo en Ipanéma », *Les Pommes les plus hautes*, p. 67.

⁶ « Chibagne de chevaux tombant du ciel », *Poésie*, n° 81, p. 35.

⁷ « D'Itomamo en Ipanéma », *Les Pommes les plus hautes*, p. 67.

⁸ *Ibid.*, p. 66.

⁹ « Vie du poète », *Les Pommes les plus hautes*, p. 38.

¹⁰ « D'Itomamo en Ipanéma », *Les Pommes les plus hautes*, p. 66.

*Je sache quoi ? Que la vie est un rêve... Maintenant ? Le
rêve est ma vie...*¹¹

Ma vie, la vie, cette aventure du milieu, ce douloureux passage entre nulle part (« ne sont-ils morts ceux qui ne sont pas nés encore¹² ») et nulle part (« naguère / la mort était jachère¹³ ») que l'homme de peu de bruit traverse jusqu'à l'épuisement, jusqu'à ce que

*les cailloux sonnent en silence
la fin du monde (...)*¹⁴.

Par fin du monde, entendre : fin d'un monde, ou fin du monde tel que nous le portons en nous ; reflet, souvenir, amour du monde plus que monde tangible, palpable, de verdure et de pierre, le seul vrai pourtant, puisque seul à survivre à mon trépas. Aussi le poète a-t-il beau s'écrier : « Cortázar vive au lieu que je dois mourir¹⁵ ! », rien n'y fait. L'amitié ne ressuscite personne ni n'abolit la mort, et les traces, que dis-je ? les *signes* du trépassé, s'ils survivent un temps grâce à cette « mémoire [qui] s'érode plus vite que la matière¹⁶ », n'en demeurent pas moins risibles, absurdes devant l'univers, en un sens plus morts que le macchabée lui-même, aussi peu réels et durables, en somme, que l'empreinte d'un pouce sur le bleu du ciel :

*Amitiés ambitions
tout de l'homme demeure
mais sans effet sur mai*¹⁷.

Mai qui passe et qui reste, toujours parti toujours revenu, à la fois fulgurant et sempiternel, n'emportant rien avec lui, sans bagages ni mémoire, sans amitiés ni ambitions, *souverain*, et en cela adorable et douloureux.

¹¹ *Les Anglais*, Québec, Éditions du Beffroi, p. 72.

¹² « Le Rire de Belleau », *Les Pommes les plus hautes*, p. 59.

¹³ « Corrida de Goya », *Les Pommes les plus hautes*, p. 29.

¹⁴ « Chibagne de chevaux tombant du ciel », *Poésie*, no 81, p. 35.

¹⁵ « Exercices d'amitié », *Le Beffroi* (Québec), Décembre 1986, p. 87.

¹⁶ *Le Dernier Chant de l'avant-dernier dodo*, Montréal, Éditions du Roseau, 1986, p. 114.

¹⁷ *Lac noir*, Québec, Éditions du Beffroi, 1990 (non paginé).

Ça me prend comme ça, de temps en temps, c'est une sorte de douleur dont je n'ai jamais parlé à personne. Je trouve les choses belles, voilà. Belles à mourir, extrêmement, excessivement belles, toutes, n'importe lesquelles, naturelles, culturelles, autels, bébelles. Quant aux souris... Mais il ne faut pas que j'y pense trop, car cela me trouble, me bouleverse, me ravit, m'écœure, m'asservit, m'enflamme, me transperce, ça dépend. Me blesse immanquablement, me peine à l'os. Il n'y a qu'un antidote. Je sais que l'on va me trouver idiot mais c'est ma seule riposte, et elle fonctionne assez, me calme un temps comme une ripaille ou une lettre à la poste, cautérise la plaie. J'aime. Je me dis en moi-même que j'aime. J'aime. Voilà, c'est tout simple et ça marche. J'aime, sans complément d'objet direct¹⁸.

C'est précisément de quoi est faite la poésie d'Hébert, d'adoration et de déchirement, la préposition faisant ici office de lien fusionnel. Adoration déchirante, et qui met en branle tout un bataillon d'émotions vives. Double, triple, centuple embrassement du monde. Étreinte et strangulation fondues, confondues. Tout cela, et plus que cela encore, « jusqu'à la fin des temps, dans les cercles des cercles¹⁹ ».

Et ça continue, où ça va ma prose dans ma tête, mon errance dans l'univers, mon soliloque en loques, mon périple dans mon corps dans la nature²⁰ ?

« Mon périple dans mon corps dans la nature »... « Mon corps est dans mon âme », lit-on ailleurs. Mais où diable sommes-nous ? La réponse, pardon, ne peut être qu'approximative et alambiquée. La voici néanmoins : dans mon périple qui est (que je vis, que j'éprouve ?) dans mon corps, lequel loge dans mon âme qui, elle, vague dans la nature... Voilà un peu le désordre, ou en tout cas le drôle d'ordre qui règne « dedans la tête que fait le poète »... Au fait, s'agit-il d'y voir clair ? « Un mystère n'est pas

¹⁸ « Dedans la tête que je fais », *liberté* n° 236 (Montréal), avril 1998, p. 48.

¹⁹ « La Guerre continue », *Barbarie*, Ottawa, Éditions Estérel, 1978, p. 20.

²⁰ « Dedans la tête que je fais », *liberté* n° 236, p. 52.

fait pour cela, pour être percé, creusé, troué, traversé²¹. » L'heureuse préservation du mystère, n'est-ce pas là le véritable triomphe de la poésie sur la science ? Affirmer haut et fort que « je ne vois pas les choses » est en ce sens un véritable cri de victoire. Le poète, scientifique ludique, n'a pas, contrairement à l'autre, le vrai, le sérieux, le scientifique à lunettes, à prouver, à trancher entre ceci ou cela, entre çà et là. Il est de tous les lieux (« Je suis une bouteille à la mer / regarde-toi bien mon amour / vois-tu je suis dans mon cœur / un sablier vide sur la plage²² », de tous les temps (« oyez, oyez, oyez²³ »), de toutes les croyances (« jusqu'à parler peut-être un jour / de nous l'humanité souffrante et douloureuse / réconciliée dans la distance des étoiles²⁴ »). Il va même jusqu'à prêcher, et à prêcher par l'exemple, la résolution des contraires. Voyez ces « pommes les plus hautes ». Ne sont-elles pas à la fois « profond présent » et « trognon trou noir²⁵ » ? De même,

*(...) l'eau qui donne et prend
sait nourrir fait mourir
pourrir puis revenir (p. 68)*

n'est-elle pas tout autant celle qui bénit que celle qui noie ? Et qu'en est-il de la beauté ? de la laideur ? Si rien n'était ni beau ni laid, ni parfaitement aimable ou détestable ?

*pommes ornementales
bijoux de vieilles filles
désabusées rouillées dedans
dehors délicieusement fripées (p. 73).*

Comme « les vergetures / sur le ventre des pommes », « mémoire d'Ève » et « douleur polie » (p. 72) ; comme la robe du zèbre, la poésie d'Hébert abonde en contrastes, regorge de contraires, lesquels se succèdent frénétiquement, au point où le

²¹ « Dedans la tête que je fais », *liberté* n° 236, p. 55.

²² « Des Choses de la Ville (I) », *liberté* n° 102 (Montréal), novembre-décembre 1975, p. 56.

²³ *Monsieur Itzago Plouffe*, Québec, Éditions du Beffroi, 1985.

²⁴ « Chibagne de chevaux tombant du ciel », *Poésie*, n° 81, p. 34.

²⁵ Poème éponyme, *Les Pommes les plus hautes*, p. 73.

lecteur s'en trouve secoué, ébranlé, ravivé aussi, comme au sortir d'un dangereux périple, le cœur plein de « l'anachronique amour / de toujours vivre²⁶ ». Parfois, les rayures sont si fines que lorsque le gibier bondit, elles semblent se fondre les unes aux autres. Mais il ne s'agit là, évidemment, que d'une simple illusion d'optique, que d'un judicieux mélange, d'un heureux brassage poétique qui n'est ni loufoque, ni grave, ni sage, mais tout cela en même temps : une manière d'innommable mis en mots, en rythmes, en images, comme dans ce magnifique art poétique, résumé en un éclair, drôle et bouleversant, juste et détonnant :

*me retrouver au lac pisser dedans
et que ça rende un son de harpe
voilà de l'art du grand²⁷.*

Musique on ne peut plus naturelle d'une source retournant à sa source. C'est cette musique-là qu'Hébert cherche et trouve partout. Pour composer un véritable « bouquet d'étincelles sonores²⁸ », quelques mots lui suffisent :

*Criquets grillons
juillet craque
et crie au feu²⁹.*

Il n'en fallait pas plus ; le décor est bel et bien planté. Nous voilà tous groupés autour d'un feu crépitant, au bord d'un lac dont la voix mime les doux remous nocturnes et le lent renflement.

*Mais lorsque tu rêves de moi toi l'étendue assoupie
ô gisante de la brunante au fil de l'eau
le lac frise où nos yeux verts clapotent
comme des mains nouées s'ouvrent
en nénuphars rouge et or on dirait
que je m'éveille³⁰.*

²⁶ « Campement du peintre René Richard », *Les Pommes les plus hautes*, p. 48.

²⁷ « D'Itomamo en Ipanéma », *Les Pommes les plus hautes*, p. 65.

²⁸ « Chibagne de chevaux tombant du ciel », *Poésie*, n° 81, p. 34.

²⁹ *Lac noir*, Québec, Éditions du Beffroi, 1990.

Hébert a cette « grâce » du croque-mort des « Exercices d'amitiés », dont les « mains de pianiste allaient à l'âme inhalée³¹ ». Partout le musicien est à l'œuvre : dans ses nouvelles, dans ses essais, dans ses romans, dans son théâtre tout autant que dans sa poésie. Lire Hébert, c'est d'abord l'écouter. Tirer l'oreille pour suivre la trame de son chant. Il est, à proprement parler, un chanteur : atemporel (on ne compte plus les rois dans son œuvre), de toutes les voix (celle des maringouins y compris), de tous les tons (du fiel au miel), de tous les styles (Rabelais, Villon et d'autres encore sont au rendez-vous). Son art tient aussi de la gageure en ce qu'il tente de réunir dans un même livre, dans un même poème, sa propre histoire en même temps que celle de l'univers entier. S'il lui arrive de regretter cette folie des grandeurs, comme il le confesse dans son magnifique poème en prose que j'ai cité plus haut (« Je pensais que le monde avait été créé pour être transmuté dans mes livres, qu'il était assez petit pour entrer dans mes grands romans. Or mes compositions ne valaient rien, étant donné que je me prenais pour quelqu'un, pour un auteur, pour une hauteur au-dessus de l'humanité, pour une montagne savante. J'ai changé mon fusil d'épaule³². », il n'en continue pas moins, tout en dénigrant ce qu'il a fait ou voulu faire, peut-être même ce qu'il fait, là, à l'instant même où il énonce ces regrets, à vouloir tout embrasser d'un geste large et fou. Le compromis ? Connais pas ! semble dire Hébert, homme fragmenté s'il en est, mais intègre et entier, en tout cas joliment rafistolé, ingénieusement rapaillé, et pour qui s'amuser est la seule règle. Mais attention ! Il y a amusement et amusement :

*Ton architecture fait école
depuis trop longtemps
elle ne construit plus
sa propre école
aussi tes architectes demeurés
enfants n'en sortent-ils pas
ils ne jouent pas à jouer
il leur suffit de jouer*

³⁰ « Des Choses de la ville (I) », *liberté* n° 102 (Montréal), novembre-décembre 1975, p. 59.

³¹ « Exercices d'amitié », *Le Beffroi* (Québec), décembre 1986, p. 90.

³² « Dedans la tête que je fais », *liberté* n° 236 (Montréal), avril 1998, p. 42.

*ils rivalisent d'ingéniosité
dans leur jeu de Lego
il ne leur viendra pas à l'esprit
d'inventer des blocs nouveaux
arrondis) (ou souples
de changer les règles du jeu de
cette ville dure trop³³.*

« Architectes demeurés » ou « architectes demeurés enfants » ? « Cette ville dure trop » ou « cette ville trop dure » ? Le poète s'amuse, joue à jouer, pour que surgisse, par hasard, l'œuvre, cette accidentelle invention, cette renaissance inespérée, quoique longuement voulue, enfin pondue. Et à ce jeu, tous les coups sont permis, hauts et bas, et tous les tours admis. Au lecteur de déployer l'éventail de ses rires : le jaune, le joyeux et le gras.

*Nous savons que la beauté vous intimide ;
Pour ça, nous vous offrons des hiatus, nos rides.
Ride il est vrai jamais avec rime ne rimera ;
Mais d'aucune ride jamais rime ne se ridera.
Aimez-vous les macaronis³⁴ ?*

Aimez-vous l'humour, la raillerie, l'ironie ? entend-on derrière cette question. La pipe ironique : tel était le sobriquet que lui avait donné son bon ami à l'époque où Hébert fumait la pipe, et avant que Belleau, l'ami en question, ne casse la sienne. Je me questionne pourtant sur cette ironie, sur sa raison d'être, bien sûr, mais plus encore sur sa nature. J'aurais du mal à l'expliquer, et sans doute que j'arriverais encore moins bien à le démontrer, mais il me semble, plus je relis Hébert, que l'ironie qu'il sème aux quatre vents est multiple, fort complexe, *impure*. Oui, c'est cela : *impure*. Somme d'ingrédients plutôt qu'ingrédient. Richesse accrue, augmentée. À moins que ça ne tienne tout simplement à la fulgurance de son style. C'est possible. Il faut voir la vitesse à laquelle nous voyageons, dans cette galère ! Nous nous

³³ « Des Choses de la ville (II) », *liberté* n° 103 (Montréal), janvier-février 1976, p. 19.

³⁴ *Homo plasticus*, Québec, Éditions du Beffroi, p. 130.

mettons à ramer et nous voilà sur terre, à marcher et nous voilà dans l'air :

*comme un élu dans le coma de Dieu
si possible dans l'air m'enraciner
comme fait l'eau dans les nuages
et devenir la première épinette
du monde dans le ciel
sur le lac il grêlait et Jacques
nous a photographiés au pied d'un arc-en-ciel
fabuleux puis il a fallu
écoper l'eau dans la chaloupe³⁵.*

Tournée tantôt vers lui (« pompeusement modeste avec mes gros sabots / m'identifie à toi coasse et bombe / un petit torse³⁶ »), tantôt vers l'autre (« prenez le large/ prenez la porte / aimez Jésus / mangez du mérout / mais lâchez-moi l'aorte³⁷ »), l'arme, car l'ironie est une arme, non ? l'arme, dis-je, fait littéralement saigner les rires. Pour le dire autrement, l'ironie d'Hébert vise le plus souvent à nous libérer de rires contenus, à nous faire rire là où il est difficile de rire, là où rire équivaut presque au juron. Une saignée, vraiment :

*vous de l'avenir nous entendez-vous
est-il bientôt déjà si tard qu'hier
nous vous parlons répondez donc
allons un petit mot c'est pour vos morts
que je vous prie et feu Belleau qui fume astheure
sa pipe par le mauvais bout³⁸.*

Parfois plus douce, plus discrète, l'ironie ressemble si peu à elle-même qu'elle risque de passer inaperçue :

*rien n'est jamais pareil
rien n'est jamais pareil³⁹.*

³⁵ « D'Itomamo en Ipanéma », *Les Pommes les plus hautes*, p. 69.

³⁶ « Chibagne de chevaux tombant du ciel », *Poésie*, n° 81, p. 34.

³⁷ « Persécuté », *Les Pommes les plus hautes*, p. 25.

³⁸ « Le Rire de Belleau », *Les Pommes les plus hautes*, p. 59.

Si le premier vers émet une sorte de loi générale (« le rein gauche et le droit/ les ronds dans l'eau⁴⁰ » ne sont jamais les mêmes), le second, du simple fait qu'il s'ajoute au premier, devient métalangage : dès lors, cette « rime richissime », comme dirait l'innombrable narrateur d'*Homo plasticus*, n'est pas un jeu (bien qu'elle soit ludique), en ce sens où elle n'est pas gratuite. Au contraire, elle se veut une illustration de ce qui s'énonce dans l'instant, faisant ainsi de ce qui pourrait être une facilité une sorte de théorie appliquée. Sans délaisser le jeu pour autant... Voilà un prof, un vrai, dont la conviction n'a d'égal que la douce folie.

*bonjour serrez les lèvres
il y aura trois parties à ce cours
aujourd'hui vous allez apprendre un mot
c'est bien assez c'est même trop
de plus nous allons réfuter Saussure et Martinet
un simple mot contient des mondes
avez-vous bien serré les lèvres⁴¹.*

Dans *Homo plasticus*, superbe roman composé en alexandrins (ou « poème macaronique »), et plus encore dans *Monsieur Itzago Plouffe*, « ce poème amoral, cette diablerie », l'ironie se fait amère, tourne au sarcasme. Déjà, la dédicace annonce le ton :

Qu'on me permette de dédier ce poème amoral, cette diablerie, à Isidore Ducharme, mon ami : il n'existe pas et je l'en félicite. Je l'offre aussi, et de façon désintéressée, sans aucun désir de les guérir, aux innombrables malades, autistes, mégalomanes, sadiques et masochistes, schizophrènes et autres, qu'on trouve encore au Canada, malgré les progrès de la médecine, de l'informatique et de la sexologie, et qui se cachent sous leur vrai nom.

Quand on lit ces romans, durs et magnifiques, drôles et blessants, uniques en leur genre, et qu'on revient à *Lac noir* et aux *Pommes les plus hautes*, on se prend à douter que tous ces livres

³⁹ « Rondeau », *Les Pommes les plus hautes*, p. 62.

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ « Le Cours de linguistique », *liberté* 229 (Montréal), février 1997, p. 54.

soient du même homme. En un sens, ils le sont ; en un autre pas. Comme si le poète, parvenu à mi-chemin de son « long moratoire » (« après ceux de mon père / comme avant ceux de mes trois enfants / mes cheveux tombent dans l'herbe / de ce bel été 42 »), avait refait à son compte l'expérience de Magdebourg⁴³, mais à l'envers, en ce sens où il semble s'être défait d'un hémisphère, s'être amputé d'une colère qui ne lui seyait plus, sans rien perdre toutefois de sa fulgurance, illuminant désormais le ciel comme un « astre fendu par le milieu⁴⁴ ». Je l'entends s'écrier, du moins c'est tout comme : « Le romancier est mort, vive le poète » !

Des genres littéraires, la poésie est la reine, bien que ce ne soit pas aujourd'hui l'avis de la majorité ; mais je dirai mieux ses charmes quand je publierai des poèmes dignes de ce nom, si j'ai jamais cette grâce⁴⁵.

C'est Reverdy qui se demandait « comment contempler sans un triste sourire l'idée que l'on puisse vieillir en mâchonnant des vers⁴⁶ ». De la même manière qu'il a fait l'expérience de Magdebourg en sens contraire, Hébert prend cette fatalité à rebours. Vieillard, semble-t-il affirmer, je n'écrirai plus que cela, des vers, rien que des vers, que j'aurai longuement, patiemment, minutieusement « mâchonnés », parce que la poésie est reine et que la mort m'écœure et me ravit.

*prendrai le temps que ça prendra
comme un feu de bouture⁴⁷.*

⁴² « Cheveux dans l'herbe », *Les Pommes les plus hautes*, p. 21.

⁴³ Qui consiste à peu près en ceci : « deux hémisphères qu'on a accolés et dans lesquels on a fait le vide, un vide relatif s'entend, ne peuvent plus être séparés, par suite de la poussée exercée sur eux par la pression atmosphérique ». « L'Expérience de Magdebourg », *Le Beffroi* (Québec), avril 1987, p. 119.

⁴⁴ « L'Expérience de Magdebourg », *Le Beffroi* (Québec), avril 1987, p. 120.

⁴⁵ Préface aux *Anglais*, Québec, Éditions du Beffroi, p. 10.

⁴⁶ Pierre Reverdy, *Flaques de verre*, Paris, Flammarion, 1972, p. 5.

⁴⁷ « Chibagne de chevaux tombant du ciel », *Poésie*, n° 81, p. 34.